Document generated on 10/12/2024 1 a.m.

24 images

# Jeanne Moreau
## Une femme libre

Gérard Grugeau

Number 184, October–November 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87087ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Grugeau, G. (2017). Jeanne Moreau : une femme libre. *24 images*, (184), 46–47.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Jeanne Moreau

## UNE FEMME LIBRE

*par* **Gérard Grugeau**

Sur les ondes d'une radio française[1], Agnès Godard évoquait en 1992 l'arrivée de Jeanne Moreau sur le tournage en extérieur de ***L'Absence*** de Peter Handke : « Tout à coup, il y avait quelqu'un dans toute sa présence, son opacité… Il y avait toute sa vie sur son visage, d'une très belle manière, vivante. Elle était là comme le révélateur chimique de l'absence des autres. Ça ne pouvait être qu'elle. Sa présence était une présence souveraine ». Bref, pour la directrice photo, cette arrivée était « comme une apparition », à peine perturbée par le bruit fortuit de deux hélicoptères passant alors dans le ciel sans crier gare. Telle était Jeanne Moreau, une passeuse magnifique, engagée absolument dans son art. Un art polymorphe, pur comme le diamant ou le graphite, qui s'exprimait pour elle aussi bien à l'écran qu'à la scène, ou dans les sillons moelleux de quelque disque vinyle au creux desquels son timbre unique, mutin, caracolait sur les poèmes de Norge, Serge Rezvani et Prévert, ou embrasait, languissant comme la mousson, les mélopées de Marguerite Duras sur les volutes entêtantes de Carlos d'Alessio (***India Song***). Cinéma, théâtre ou chanson, Jeanne Moreau était partout, gourmande de la vie, avide de tout et des autres. Exigeante, toujours prompte à l'introspection, elle était avant tout une femme libre, insoumise, pour qui le métier de comédienne était une passion doublée d'une morale, car d'expérience, elle savait que, dans l'instant de l'éblouissement, seule la sincérité passe et que « le mensonge n'est jamais victorieux ».

On a tout dit de Jeanne Moreau : sa santé fragile qui la pousse, adolescente, vers la lecture (elle sera une fervente lectrice toute sa vie), une mère anglaise qui danse aux Folies Bergère et à travers laquelle elle se projette un temps comme danseuse classique, un père français restaurateur qui la brime cruellement dans ses velléités artistiques, des cours de théâtre suivis en cachette qui l'amènent à rompre très tôt avec le milieu familial pour aboutir à Avignon en 1947, puis à la Comédie-Française et enfin chez Jean Vilar au TNP. Et bien sûr, des débuts au cinéma dans des petits rôles avant la consécration dans ***Touchez pas au grisbi*** de Jacques Becker (1953) et ***La reine Margot*** de Jean Dréville (1954). Suivra la rencontre déterminante, celle de Louis Malle, indirectement associé à la Nouvelle Vague, qui lui offrira ***Ascenseur pour l'échafaud*** (1957) et ***Les amants*** (1958), avec une scène d'amour qui marquera l'époque. Dès lors à l'heure de la libération sexuelle, l'image de Jeanne Moreau s'impose, telle l'icône d'un temps nouveau, statut qu'elle partagera alors avec Brigitte Bardot et Catherine Deneuve dans un paysage culturel français en mal de nouvelles divinités à aduler.

Jeanne Moreau, c'est d'emblée à l'écran une voix grave, impérieuse, qui semble porter le poids de la vie, une intonation en suspens où pointe la déchirure, une bouche charnue, insatiable, que vient souligner une légère moue conférant une touche d'amertume à une sensualité diffuse (celle-ci fera merveille dans ***Eva*** de Joseph Losey), une démarche indolente, une couleur de mouvement inoubliable, immortalisée notamment par les déambulations du personnage de Florence dans le Paris nocturne d'***Ascenseur pour l'échafaud***, sur la musique improvisée de Miles Davis, enregistrée directement à l'image au Studio Marignan en présence de sa vedette féminine. Cette silhouette lasse qui hante ***La Notte*** de Michelangelo Antonioni, ce physique atypique, légèrement décalé, sera l'un des atouts majeurs de Jeanne Moreau. Il nourrira l'imaginaire collectif de plusieurs générations de spectateurs et surtout, il inspirera les plus grands (Welles, Demy, Truffaut, Brook, Godard, Téchiné, Duras, Fassbinder, Blier, Wenders, Kazan, Angelopoulos, Oliveira, Tsai Ming liang) séduits par l'anticonformisme d'une femme et d'une comédienne prêtes à voyager en cinéma au-delà de tous les inconforts. Actrice internationale aux choix éclectiques, femme au parcours follement romanesque comme la Catherine de ***Jules et Jim*** (1962), Jeanne Moreau aura traversé près de 60 ans de cinéma, en pleine possession d'une destinée dont elle aura ressenti très jeune l'appel pressant. En cela, elle est et restera, pour reprendre la belle expression de Serge Toubiana, « un temps de mémoire » qui, avec le recul, s'avère particulièrement en phase avec l'évolution d'un monde dont elle ressentait dans sa chair les tristes dérives. Pour une comédienne venue de la grande époque d'un cinéma où, comme elle le disait, « les hommes rêvaient les femmes », l'époque actuelle la rebutait souvent à cause de sa vulgarité et du « mal terrible de la séduction » qui affligeait selon elle la scène culturelle. Une séduction aujourd'hui dévoyée, étrangère à la morale artistique faite de distance que préconisait celle qui se voyait comme une rebelle et une résistante.

Rebelle, Jeanne Moreau l'était, et passionnée aussi. Maintes anecdotes en témoignent, à l'instar des lettres qu'elle écrit à Bergman après sa rupture avec Louis Malle, parce qu'à ses yeux, le maître suédois est celui « qui connaît le mieux le cœur des femmes ». Ils se rencontreront mais ne tourneront jamais ensemble. Sensible à la cause des femmes sans se dire ouvertement féministe – elle aura toujours horreur des idéologies et des discours guettés par la caricature, préférant toujours privilégier la part indescriptible de l'humain et l'ouverture sur l'universel – Jeanne Moreau ne manquera jamais de rappeler que, dès les débuts du cinéma, « c'est la présence prépondérante des femmes dans les films comme héroïnes qui donnera sa véritable existence au cinéma ». Elle regrettera que les mouvements de libération aient débouché sur d'autres formes de domination où le corps féminin se fera à l'écran de plus en plus objet, prisonnier du regard des hommes. D'où son engagement pour un cinéma des femmes qu'elle aura toujours encouragé en passant d'ailleurs elle-même derrière la caméra dans les années 1970, quand elle tournera ***Lumière*** et ***L'adolescente***.

Les femmes, Jeanne Moreau les aura toutes incarnées, ne craignant jamais de laisser derrière elle une aura sulfureuse, s'exhibant avec pudeur sans jamais sombrer dans la vulgarité, dépassant toute forme de narcissisme exacerbé. Douloureusement lucides, prêtes à bouleverser leur vie, telles seront les nombreuses héroïnes qu'elle investira de tout son talent : la Julie de ***La mariée était en noir*** en Némésis vengeresse chez François Truffaut, la Jackie dévorée par la passion du jeu dans ***La baie des anges*** de Jacques Demy, la bourgeoise de ***Moderato Cantabile*** enfermée dans un dialogue sans issue chez Peter Brook adaptant Duras, la Célestine à l'insolence ironique dans le très noir ***Journal d'une femme de chambre*** de Luis Buñuel, la Jeanne sortie de prison, renouant avec la vie dans un éclat de sang pour ***Les valseuses*** de Bertrand Blier, ou la madame Lysiane de ***Querelle*** d'après Jean Genet, en tenancière exposée à l'univers clos et halluciné du désir homosexuel chez Werner Rainer Fassbinder pour qui elle susurrera de sa voix revenue de tout : « *chaque homme tue ce qu'il aime* ». Sans oublier la Lady M. truculente de ***La vieille femme qui marchait dans la mer*** de Laurent Heynemann, la romancière de ***Cet amour-là*** de Josée Dayan, d'après le livre de Yann Andrea, qui lui permet de se glisser, loin de tout mimétisme, dans l'univers amoureux de Marguerite Duras tout en abordant la folie de l'écriture, et la Laura du ***Temps qui reste*** de François Ozon où, en grand-mère aimante, elle reçoit les confidences d'un petit-fils en cavale face à la mort qui rôde.

Jules et Jim de François Truffaut (1962) et
Le journal d'une femme de chambre de Luis Buñuel (1964)

Infatigablement curieuse, Jeanne Moreau aura accepté de vieillir à l'écran, associant avant tout l'apparence physique à l'intériorité. « Passé l'âge de la beauté du diable, disait-elle, il vaut mieux se méfier des mauvais sentiments, c'est ce qui fait de vilaines marques ». Exister dans l'instant présent était pour elle une règle de vie. Ouverte à toutes les aventures collectives, aimantant tous les regards, Jeanne Moreau aura su jusqu'à la fin susciter le désir chez les plus jeunes réalisateurs dont elle aura souvent encouragé les débuts, notamment à travers la création, en 2005 avec Claude-Éric Poiroux, des Ateliers d'Angers consacrés aux premières œuvres. Venue du théâtre, ses amours de jeunesse, la comédienne inoubliable dans le ***Falstaff*** d'Orson Welles, qui verra en elle « la plus grande actrice du monde », aura ébloui de sa présence charismatique plusieurs créations qui ont marqué la scène théâtrale, que ce soit *La chevauchée sur le lac de Constance* (1974) dans une mise en scène de Claude Régy sur un texte de Peter Handke, *Le récit de la servante Zerline* de Klaus Michael Gruber d'après Hermann Broch (vu au Québec en 1988 dans le cadre du Festival d'été de Lanaudière), ou la lecture à Avignon en 2007 avec Sami Frey du *Quartett* d'Heiner Müller, une réécriture des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, où elle incarnait une Marquise de Merteuil « au cœur brûlant, la parole froide ». Tous des textes forts à l'intimité secrète, que Jeanne Moreau tirait vers d'insondables zones d'ombre en accompagnant au bord du gouffre des personnages hors norme dont la voix intérieure l'affolait autant qu'elle l'attirait irrésistiblement. 24

1. *Jeanne Moreau, la femme de toutes les vagues*, Guillemette Odicino, 31 juillet 2017, France Inter
2. *La mort de Jeanne Moreau, comédienne fleuve*, Serge Toubiana, 31 juillet 2017, France Culture
3. *Les femmes et le cinéma*, Les après-midi de France Culture, 4 mars 1974
4. *Radioscopie*, Jacques Chancel, 9 septembre 1970 (rediffusée le 31 juillet 2017), France Inter